

Rivest, Martin. *Persister persuade. Union des municipalités du Québec, 90 ans d'histoire 1919–2009*. Montréal, Union des municipalités du Québec, 2009. 159 pages

Jean-Pierre Collin

Volume 39, numéro 2, spring 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Collin, J.-P. (2011). Compte rendu de [Rivest, Martin. *Persister persuade. Union des municipalités du Québec, 90 ans d'histoire 1919–2009*. Montréal, Union des municipalités du Québec, 2009. 159 pages]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 39(2), 65–66. <https://doi.org/10.7202/1003466ar>

successful domination of the Liberation myth but as we know, the French Communist Party was not able to maintain this presence forever. This is likely why, as Wakeman points out, that by 1958 “this poetic, humanist point of view was largely purged of its populist social and political muscle and distorted into a nostalgic, touristic vision of an unchanging picturesque Paris.” (17) Though Wakeman’s subjects lose their battle for a humanistic portrayal of Paris, readers with any interest in twentieth century France, the changing nature of urban experience, modern cultural history, or aficionados of Paris will enjoy her most recent book.

Valerie Deacon
York University

Rivest, Martin. *Persister persuade. Union des municipalités du Québec, 90 ans d’histoire 1919–2009*. Montréal, Union des municipalités du Québec, 2009. 159 pages.

À mi-chemin entre l’album d’histoire institutionnelle et la brochure de promotion des politiques actuelles de l’institution, ce document a été publié par l’Union des municipalités du Québec (UMQ) pour commémorer son 90^e anniversaire. Abondamment illustré, cet essai rédigé par Martin Rivest comprend deux parties différentes par le contenu et par le ton. Les trois premiers chapitres proposent une histoire thématique et chronologique de l’UMQ articulée à trois grandes questions : les relations entre l’UMQ et le gouvernement du Québec, l’enjeu de la décentralisation/centralisation et la fiscalité municipale. Ces pages permettent de suivre les grands événements de l’histoire de l’UMQ tout en donnant des repères utiles sur l’histoire des municipalités du Québec. Les trois derniers chapitres sont consacrés aux orientations actuelles de l’UMQ et aux perspectives du monde municipal québécois sous trois dimensions : les nouvelles problématiques de la vie communautaire (immigration et urbanisation des communautés autochtones, patrimoine et culture, mobilisation citoyenne), l’environnement et le développement durable, l’occupation du territoire.

Tout en proposant un survol historique intéressant, cet essai se veut avant tout une « ode aux fondateurs et à tous ceux qui à leur suite [...] ont œuvré à la [l’UMQ] bâtir puis la fortifier » (p. 15). Une grande place est donc donnée aux entrevues avec quelques personnalités du monde municipal (maires et ex-maires, ministres et ex-ministres). Les mémoires de l’UMQ depuis sa fondation, la revue *Urba* et les rapports de commission d’étude et d’enquête depuis la Commission Tremblay de 1954 représentent l’autre source principale de données. Par contre, les travaux des historiens, géographes, politologues et autres spécialistes des études urbaines ont été peu utilisés.

L’essai de Martin Rivest est instructif en ce qu’il rend compte des préoccupations et des prises de position de l’UMQ depuis sa fondation en 1919. Il nous permet de suivre les débats entre les maires des municipalités urbaines et les divers gouvernements provinciaux (de Lomer Gouin à Jean Charest) qui se sont succédés à Québec. Cette perspective rend compte de la nature profonde de l’UMQ : un groupe de pression actif sur la scène provinciale pour faire valoir les intérêts et les besoins des municipalités urbaines. Encore qu’il faille déplorer qu’à trop vouloir épouser le point de vue de l’Union, l’auteur ne prend

pas toujours la peine de rapporter tous les éléments pertinents pour ne retenir que des morceaux choisis. C’est par exemple le cas du débat sur la tarification qui n’est certainement pas traité avec toutes les nuances qui s’imposent—les positions respectives du gouvernement du Québec, d’une part, et de l’UMQ et du monde municipal, d’autre part, n’étant pas aussi simplement contraires et opposées que ce qui est prétendu au chapitre 3. Aussi, cette vision trop souvent dichotomique des relations provinciales-municipales amène malheureusement l’auteur à verser dans la polémique. C’est notamment le cas quand il dénonce sommairement « la ‘petite noirceur’ qu’elles [les municipalités] ont dû traverser le temps que passe la Révolution tranquille » (page 103).

Cela dit, le survol historique proposé permet de saisir à quel point, pour le monde municipal québécois, la notion d’autonomie est d’abord, avant tout et presque exclusivement une affaire de fiscalité. « Est advenue l’heure où cette autonomie municipale revendiquée et défendue dès son origine sans désignation par l’UMQ reçoit son qualificatif : fiscale. » (p. 65) En plaçant ainsi la question de la fiscalité au centre de la revendication d’autonomie municipale, l’auteur est amené à illustrer le conservatisme tranquille et le relatif immobilisme du monde municipal québécois pour qui « persister persuade ». Dans son prologue, l’auteur se permet même l’observation suivante : « cependant ... qu’il soit dit entre nous, l’histoire des municipalités, de décennie en décennie, radote un peu » (p. 15). Cela rejoint le fait qu’au Québec, comme dans l’ensemble du Canada d’ailleurs, le monde municipal adhère à la thèse de l’apolitisme municipal qui se traduit par la volonté de cantonner les municipalités dans le rôle d’administrations locales et de mettre en sourdine leur potentiel comme gouvernement d’une collectivité territoriale.

On comprend alors que la *démocratie municipale* qui coiffe le titre du chapitre 2 est ramenée à la double question de la « centralisation/décentralisation du pouvoir, des deniers publics et des responsabilités à partager » à l’exclusion de l’examen du cadre électoral et de la participation politique des citoyens à l’échelle municipale. La démocratie municipale dans ce contexte se ramène à une question de proximité de la gestion des services publics et non pas à l’expression d’un programme politique. Si une telle approche est significative de la qualité de la démocratie municipale québécoise telle que perçue et promue par les édiles (maires et conseils municipaux), il aurait été nécessaire de l’assortir d’un examen critique des débats, des réalisations et des enjeux qui ont marqué l’histoire et qui se posent aujourd’hui.

Car la relative mise en échec du monde municipal—déplorée tout au long de l’essai—ne se résume pas à une seule histoire de fiscalité ou, plus exactement, de partage fiscal. En effet, cette question des règles de l’exercice de la démocratie municipale a aussi marqué l’histoire politique et sociale du Québec depuis Lord Durham. S’il y a eu résistance de la part des contribuables à l’implantation des municipalités comme machines à taxer, il y a eu aussi résistance de la part des maires et des municipalités au développement des municipalités comme ‘machines démocratiques de gouvernement’.

Il faut aussi déplorer le peu d’attention portée à la Fédération québécoise des municipalités (FQM). Le monde municipal québécois ne se limite pas à l’UMQ, loin s’en faut, comme le laisse entendre l’auteur

dans son prologue. Les assises politiques et territoriales de l'Union sont essentiellement en milieu urbain (bien qu'il y ait eu un certain élargissement du membership de l'UMQ ces dernières années) pendant que le monde des municipalités rurales et des municipalités régionales se reconnaissent plutôt dans la FQM. Aussi des municipalités urbaines parmi les plus importantes ont parfois boudé l'UMQ—comme ce fut le cas des banlieues regroupées sous l'Union des municipalités de banlieue de Montréal (UMBM) dans les années 1990 et, depuis 2004, de la Ville de Montréal.

Une autre déception concerne les défauts de la présentation. En premier lieu, l'essai est écrit dans une langue souvent indigeste avec une volonté trop manifeste de faire de l'effet de style, ce qui se traduit souvent par des phrases trop longues et mal construites. Un peu plus de simplicité aurait fait bon effet et une révision linguistique aurait été de mise. D'autant que les coquilles et les fautes sont assez nombreuses. Au premier abord, l'abondance des illustrations séduit. Toutefois, il faut déplorer qu'à l'exception des photos de dirigeants de l'UMQ ou de personnalités politiques québécoises et municipales, ces photos ne sont pas véritablement reliées au texte. Elles décorent plus qu'elles n'ajoutent au propos. Par ailleurs, les légendes et attributions des photos (pages 158–159) sont incomplètes et plusieurs fois erronées. Finalement, un peu de cartographie n'aurait certainement pas fait de tort.

Jean-Pierre Collin
Centre Urbanisation Culture Société de l'INRS (Montréal)

Mathieu, François. *Les cloches d'église du Québec*. Québec : Les éditions du Septentrion, 2010. Pp. 212. Illustrations, bibliographie, table des matières.

Après deux baccalauréats spécialisés (philosophie et arts plastiques) obtenus à l'Université Laval, François Mathieu, mieux connu pour ses œuvres visuelles, complète une maîtrise en études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Son livre *Les cloches d'église du Québec* constitue son mémoire de maîtrise. Premier ouvrage complet portant sur la campanologie québécoise, le sujet faisait appel à une recherche exhaustive pour laquelle la littérature spécifique demeure quasi-inexistante. Défi de taille pour l'auteur qui a dû glaner ses renseignements auprès d'informateurs et diverses sources autres que livresques.

L'ouvrage ayant fait l'objet d'un article en première page du journal *Le Devoir*, c'est avec grand enthousiasme que je me suis lancée dans sa lecture. Le texte se subdivise en quatre chapitres, précédés d'un avant-propos et d'une courte introduction. Au premier chapitre, l'auteur met la table en faisant une historiographie intéressante de la campanologie tant européenne que québécoise, des fondeurs itinérants de la Nouvelle-France aux grandes entreprises de France, d'Angleterre et d'ailleurs. Ainsi, l'auteur nous fait connaître le savoir-faire derrière l'objet. Intitulé *Les cloches d'église : des objets signifiants*, le deuxième chapitre poursuit sa quête de patrimoine immatériel campanaire par le biais d'anecdotes qui tiennent autant de l'histoire québécoise que de la légende. Il est bien réel que la cloche de l'église donnait l'alerte lorsqu'un feu se déclarait au village, tout comme il est peu probable que les cloches des missions, pour lesquelles le Père Labrosse avait œuvré,

aient tinté lors de son décès, et ce, sans sonneurs! Puis, Mathieu s'attaque au côté matériel en décrivant les différents styles de cloches, leurs mécanismes de sonneries et leurs attributs sonores. Par ailleurs, le chapitre 3 est consacré au patrimoine campanaire québécois. Bien que l'auteur mentionne la plus vieille cloche en terre québécoise (1666), soit la cloche de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, celle de la paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan (1770), ainsi que la cloche (vers 1859) conservée par les Sœurs du Bon-Pasteur œuvrant à Rivière-du-Loup, dorénavant mise en valeur dans un parc de cette ville, l'auteur a omis de mentionner l'existence d'une doyenne importante, soit la cloche de la deuxième chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours datant de 1771. Cette cloche fêlée, réduite au silence, trône dorénavant au sommet de la chapelle aérienne du Musée Marguerite-Bourgeoys rue Saint-Paul dans le Vieux-Montréal. Bien sûr un chercheur ne peut inclure toutes ses trouvailles. Malgré tout, j'étais surprise de cette omission étant donné que les récits de Marguerite Bourgeoys sont mentionnés à deux reprises dans le texte. Cette dernière fut la première à mentionner la fonte d'une cloche en Nouvelle-France, cloche destinée à la chapelle qu'elle avait fait ériger (travaux terminés en 1678), détruite par le feu en 1768 et reconstruite en 1771. Il allait de soi qu'une cloche de la nouvelle construction survivait en quelque part, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame étant très attachées à leur sainte fondatrice et à l'histoire de leur communauté. Quant au chapitre 4, il se penche sur les modes de mise en valeur. Finalement, la conclusion ne tient que sur une mince page et demie. De fait, Mathieu inclut une conclusion plus exhaustive à la fin de chacun des chapitres.

Abondamment illustré, l'ouvrage, bien qu'étant le fruit d'un mémoire de maîtrise, se lit facilement. Encore que Mathieu mentionne dès le chapitre 1, à la page 35 que « [cette] recherche porte davantage sur les biens matériels que sur la liturgie [...] », la principale lacune de ce livre se situe au niveau du manque de connaissances de l'auteur en ce qui a trait aux us et coutumes de l'Église catholique québécoise. En effet, quoique très concerné en ce qui a trait à la sauvegarde des églises et surtout des cloches de notre belle province, l'auteur n'a malheureusement pas orienté ses recherches vers le monde ecclésiastique. D'entrée de jeu, dès les premières lignes de l'avant-propos, l'auteur mentionne que son parrain avait mis le prix pour que les cloches résonnent lors de son baptême. Il poursuit en écrivant « Je ne sais pas si cette attention est courante pour les baptêmes, mais ça l'est pour les funérailles ». Or, au Québec, même de nos jours, les cloches sonnent lors de toutes les cérémonies sacramentelles. De plus, il a toujours été d'usage au Québec que le parrain paie pour faire sonner les cloches lors du baptême : plus ce dernier desserrait les cordes de sa bourse, plus les cloches sonnaient longtemps. Avec la venue des baptêmes communautaires, cette coutume tend à disparaître. Toutefois, les cloches sonnent toujours après la célébration. Même constat au chapitre 2 où l'auteur escamote l'explication du silence des cloches du Jeudi Saint jusqu'à la vigile de Pâques; le récit tire du merveilleux mais le pourquoi du silence des cloches manque à l'appel.

Sans être dépourvu d'intérêt, l'ouvrage présente quelques hiatus. Par exemple, plusieurs affirmations ne sont pas supportées par des références scientifiques (Wikipedia n'est pas une source fiable scientifiquement) ou n'ont carrément pas de références. De plus, lors d'enquêtes orales, les dires de l'informateur doivent être confrontés (une réplique